

DU MARDI 2 JANVIER 1781.

LA CRISE EXTRAORDINAIRE, par l'Auteur
du Sens Commun.

Piece traduite de l'Original Anglais.

Il est impossible de réfléchir sérieusement aux affaires de l'Amérique, sans que le sujet qui lui a mis les armes à la main, & l'ardeur générale avec laquelle elle a défendu sa cause, ne se présente à notre esprit, comme le souvenir d'une scène agréable, trop frappante pour que le temps puisse jamais la détruire; nous retrace la pureté de notre cause, les sacrifices volontaires que nous avons fait pour la soutenir, & les différens événemens de cette guerre : c'est rendre hommage à la Nation & nous faire honneur à nous-même. Nous ne pouvons nous rappeler ces objets, sans en éprouver de la satisfaction, & sans nous sentir animés de nouveau de ce courage & de cette vigueur à qui nous devons la liberté.

Les principes d'après lesquels l'Amérique a agit, parurent si justes, que toutes les ames sensibles, non-seulement les approuverent, mais que même tous les hommes de tout état & de toute condition, regardèrent la nécessité de les soutenir comme l'affaire la plus importante, & qu'il trouverent tous leur intérêt direct à prendre les armes pour défendre leur Patrie. Cette guerre, dans son principe, n'étoit de la part de la Grande-Bretagne, qu'une guerre d'avarice : c'est l'intérêt sordide & non la gloire qui lui avoit mis les armes à la main; elle regardoit les champs fertiles & la prospérité commençante de l'Amérique, comme des mines inépuisables où elle avoit le droit de fouiller à son aise : elle ne voyoit qu'une ruche, & peu occupée de l'industrie & de la nourriture des abeilles qui l'avoient enrichie de leur suc, elle ne cherchoit qu'à en dévorer le miel; mais dans la situation présente de ses affaires, la colere & la vengeance se sont jointes à la fureur de l'avarice, de maniere que la nécessité de défendre nos biens & nos vies, nous force à présent à soutenir une guerre dans laquelle nous avions pensé d'abord n'avoir à défendre que la justice de nos droits & l'intérêt de la Nation. Il faudroit avoir peu de connoissance de la nature humaine, pour ne pas prévoir la situation horrible dans laquelle nous nous trouverions plongés, si nous

étions forcés de rentrer sous le joug de la Grande-Bretagne. Un pouvoir illimité dans les mains d'un conquérant irrité, impérieux & vorace, est un fléau effroyable; & nous serions les peuples les plus malheureux de la terre : les noms de Wighs & de Torys seroient confondus à jamais dans celui de Rebelles; & le malheur qui nous accableroit, seroit à peu de chose près, égal pour tout le monde.

L'Angleterre n'a point fait la guerre à l'Amérique pour la mettre sous sa puissance; elle en étoit en possession : elle ne l'a pas fait pour y étendre son commerce; elle l'avoit envahi en entier, & l'Amérique y avoit consenti : ce n'a point été non plus pour éteindre une soi-disante rebellion, puisque nous n'avons songé à nous défendre qu'après avoir été attaqués : elle n'y a donc été excitée que par intérêt, en premier lieu, pour nous soumettre aux mêmes impôts qu'on paye en Angleterre, & qui (comme je vais le démontrer) sont onze fois plus forts que ceux que nous avons payé dans l'an 1780; & en second lieu, pour confisquer toutes les propriétés des habitants de l'Amérique, en cas de résistance; car elle se préparoit à la traiter en pays conquis, & vraisemblablement elle ne doutoit pas de sa conquête.

Je commencerai par montrer quels sont les impôts en Angleterre, & quelle est la dépense annuelle qu'elle est obligée de faire dans la guerre présente : ensuite un état de nos taxes ;

qui nous est nécessaire

à défendre contre

l'ennemi ; je f

aisons que nous

avons besoin

de la

défence

qui ré

perc

cerc

de vo

qu'on

metto

est de

possi

moy

Nous apprenons qu'un Régiment de New-York doit prendre des quartiers d'hiver à East-Hampton, sur Long-Island.

NEWPORT.

Le *Gazetier* de New-York, qui ne paroît jamais trop bien informé de nos affaires, dit que le Colonel Eathen-Allen & 600 hommes de la Contrée de Vermont, ont déserté chez les Royalistes, & sont allés à Ticonderago; mais nous sommes assurés de bonne part, de la fausseté de cette assertion; & nous apprenons que, contrairement à la trahison que M. Rivington lui suppose, ce brave militaire se fait redouter tous les jours par l'ennemi dans cette partie du pays.

La Gazette de Paris, du 29 Septembre 1780, annonce que la Flotte, aux ordres de M. de la Touche Tréville, doit avoir mis à la voile le 10 Octobre, pour faire route vers ce Continent.

M. de Gibbs, Aide-de-Camp & Capitaine des Gardes du Général Washington, est arrivé en cette ville, le 31 Décembre: il est chargé de complimenter les Généraux des Armées Françaises, pour le nouvel an.

Il y a quelque temps que les Dames de Philadelphie firent une quête entre elles, dont le produit qui fut considérable, servit à secourir les femmes & les veuves des Soldats. Elles viennent de se signaler de nouveau: elles sont convenues de faire les chemises de tous les Soldats. Madame Washington & les femmes des Officiers-Généraux, se sont chargées de les couper, & é six chemises à faire à chaque toutes s'y sont prêtées & chacune se fait e.

S.

ançaise,
s'ama-
des
s les
encer
reaux
adre,
léazar
us de

Il a été trouvé un volume des *Contes de la Fontaine*, relié en maroquin & doré sur tranches: celui à qui il appartient, pourra s'adresser à l'Imprimerie Française, rue de la Pointe, N° 641, où on le lui remettra.

MM. les Officiers & autres habitants qui desirent apprendre la Langue Anglaise, peuvent s'adresser au sieur *Phineas Salomon Lemonnier*, qui la leur enseignera: il prend trois piastres gourdes par mois, & une d'entrée: il demeure chez le sieur Robert Potter, sur le grand Quai.

Phineas Salomon Lemonnier, Schoolmaster, begs leave to acquaint the Ladies and Gentlemen, in the town of Newport, that he has opened a French and English School, at the house of M. Robert Potter, N° 485, on the Long-Wharf, at Three Spanish Mill'd Dollards per month, and one Dollar entrance.

Il sera donné un prix raisonnable pour des vieux chiffons propres à faire du papier, en s'adressant à l'Imprimerie Française, ou au sieur Jastram, chez Eleazar Trevett, dans la Grand'rue, au dessus de la Place d'Armes.

Good price w'll be given for old Raggs be applying to the French Printing Office, or at M. Jastram, at Eleazar Trevett's in thain street.

MM. LES OFFICIERS & AUTRES PARTICULIERS FRANÇAIS, sont avertis qu'il paroîtra dans le courant du mois de Janvier prochain,

LE CALENDRIER FRANÇAIS,

ou

ALMANACH,

POUR L'AN DE GRACE, 1781.

Contenant, outre le calcul ordinaire, quelques Anecdotes relatives à la Révolution du Pays; l'Etat de l'Armée Américaine & Française; & celui des routes du Continent, &c.

A NEWPORT,

De l'Imprimerie Royale de l'Escadre, rue de la Pointe N° 641.